

**Comment, dans deux situations historiques, les Sémites
entrèrent en compétition avec les Aryens
pour l'hégémonie du monde, et comment ils y faillirent.**

Ces deux situations sont celles où Carthage et Rome se rencontrèrent dans la Méditerranée et se disputèrent les îles de cette mer et les terres adjacentes, et celle où les Arabes, ayant atteint dans leurs conquêtes l'Afrique et l'Espagne, se heurtèrent contre les chrétiens occidentaux. Les Carthaginois étaient Sémites par Tyr, la grande marchande de l'antiquité, qui avait fondé cette colonie sur la côte africaine ; ils l'étaient par la langue, le phénicien, frère de tous les parlers sémitiques de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Arabie ; ils l'étaient par la religion, et les prophètes d'Israël n'auraient pas moins lancé l'anathème contre le Melcarth de Carthage que contre le Moloch de Chanaan. La langue aussi témoigne que les Arabes appartiennent à la même race d'hommes, et ils lui étaient tellement congénères, que partout leur idiome a supplanté les divers parlers sémitiques usités à Jérusalem, à Tyr, à Sidon et à Babylone.

Rien ne peut disputer aux Romains le caractère aryen ; le latin, qu'ils parlaient, en est le signe assuré. Ce n'est pas sans surprise, mais c'est avec une pleine certitude que l'érudition moderne a reconnu la parenté du latin avec le grec, de tous deux avec le persan et le sanscrit, et a rangé tous ces frères, étonnés de leur fraternité, en un même groupe.

Les chrétiens occidentaux sont les héritiers directs des Romains, et, à ce titre, ils entrent dans tous les droits de leurs au-

teurs. Mais il y a plus ; quand, à la lumière de la linguistique, on examine leurs titres, on voit qu'ils ont les leurs propres. Les Italiens, en tant que Latins, sont, cela va sans dire, aryens ; les Celtes de la Gaule et d'Albion le sont aussi ; le celtique est un dialecte de ce parler dont les peuplades se sont répandues jusqu'au fond de l'Occident. C'est aussi de l'une de ces peuplades émigrantes que la Germanie tire sa langue, et dès lors elle est dite aryenne comme les autres. Pour l'Espagne seule il y aurait lieu de contester, ce sont des Ibères qui ne tiennent aux Aryens ni par la langue ni par la race ; mais le gouvernement de Rome, par une longue possession et par une civilisation supérieure, les a fait parler latin, et, malgré la diversité primordiale, il n'est plus possible de les séparer des Italiens et des Gaulois, dont ils sont devenus frères par l'éducation.

Je n'attribue pas à la race de prépondérance dans le va-et-vient des conquêtes. Un simple coup d'œil sur les anciens empires montre qu'en effet elle n'en a pas. A l'aurore des temps historiques, les Egyptiens, peuple kouchito qui n'est ni sémite ni aryen, porte fort loin ses armes victorieuses. Des Scythes tiennent pendant des siècles sous leur domination l'Asie occidentale. Les puissantes monarchies sémites de Babylone et de Ninive prennent à leur tour le premier rang dans ce monde qui comprenait l'Egypte, la Syrie, l'Euphrate, le Tigre et l'Iran, et qui n'est pas sans une certaine analogie avec les conditions réciproques des Etats modernes de l'Europe. Puis une race aryenne, la Perse, intervient, elle pousse ses conquêtes jusqu'à l'Asie mineure et à la Méditerranée, essaye de passer en Europe par la Grèce et échoue dans sa tentative. Alexandre conduit les Grecs aryens contre le Grand-Roi, met à bas le colosse et prend son vol irrésistible vers l'Orient et jusqu'aux rivages de l'Indus. Ainsi, dans cette haute antiquité, toutes les races ont leur jour.

Bien au delà à l'Est et tout à fait en dehors des rapports et des conflits des peuples et des royaumes que je viens de rappeler, s'était formée, en des temps fort anciens, la vaste agglomération chinoise ; mais elle resta confinée dans son orbite, et n'eut aucune influence sur la marche des événements qui disloquèrent les établissements prédécesseurs de notre propre histoire pour y substituer des établissements nouveaux.

Ce fut par Rome et par Carthage que décidément le mouvement social se dirigea vers l'Occident. Le conflit de ces deux cités né-

gligea on peut dire complètement la Grèce, l'Asie, l'Égypte, l'Orient et tout ce qui jusqu'alors avait été le siège de la grande politique. Il engagea les îles de la Méditerranée, l'Espagne, la Gaule, et ouvrit ainsi à la civilisation toutes les profondeurs de l'Europe.

I

Carthage contre Rome.

Il semblerait, d'après ce titre, que la cité africaine prît les devants contre la cité italienne, et résolut la première d'écarter de sa voie celle dont elle prévoyait la rivalité. Pourtant il n'en est rien, et ce fut Rome qui se lança de propos délibéré dans la longue et terrible aventure des guerres puniques. Une bande de mercenaires campaniens, qui avaient servi sous Agathocle, licenciés et regagnant leur pays, s'emparèrent par trahison de Messine, chassèrent ou tuèrent les habitants, se partagèrent les femmes et les enfants, se mirent à rançonner et à piller leurs voisins, et, attaqués par les Carthaginois et Hiéron, roi de Syracuse, offrirent aux Romains de leur livrer la ville. Ces gens se donnaient le nom de Mamertins, d'après *Mamers*, le dieu Mars. Le sénat, sans grief contre Carthage, lié par un bon office à Hiéron, qui avait aidé les Romains dans leur guerre contre les bandits de Rhegium, fort semblables aux Mamertins, hésita entre la politique honorable et la politique intéressée, et renvoya lâchement l'affaire à l'assemblée du peuple. Le peuple, lui, n'eut point de scrupules, et les Romains mirent le pied en Sicile. Après un pareil commencement, n'écoutons pas beaucoup les historiens de Rome, accusant l'injustice et la déloyauté de Carthage.

A ce moment, Carthage et Rome étaient en croissance, mais sans avoir encore atteint les proportions gigantesques de quel qu'un des empires qui avaient précédé. Carthage était une riche cité commerçante, qui avait étendu sa domination sur la côte africaine de la Méditerranée et aussi sur celle de l'Océan ; elle avait mis le pied en Espagne, tenait la Corse et la Sardaigne et disputait la Sicile aux Grecs. Rome en avait fini avec les petits peuples latins qui l'entouraient, même avec la confédération étrusque, et

elle régnait sans conteste sur toute l'Italie, sauf la Gaule cisalpine. Voilà les possessions des deux puissances que les Mamertins de Messine mettaient aux prises, et qui allaient, vaincues ou victorieuses, manquer ou gagner l'empire du monde d'alors.

A la simple inspection d'une carte, on sera peu disposé à croire qu'il en dût être ainsi. L'espace possédé par Carthage n'est qu'une longue bande maritime avec quelques îles ; celui de Rome est plus compact ; mais il ne comprend pas, tant s'en faut, toute l'Italie. C'est là, ce semble, peu de chose à l'égard, je ne dirai pas des vastes monarchies de l'antique Orient, mais même des dimensions plus modestes de quelques-uns des États modernes. Pourtant il est parfaitement vrai de dire que celle qui triomphera et qui fera disparaître sa rivale de l'arène des conquêtes, ne trouvera plus rien qui puisse lui résister, et la domination universelle, entendue au sens que les Romains donnaient à ce mot, lui tombera dans la main, comme un fruit mûr tombe dans la main de celui qui le cueille.

Tout est affaire d'opportunité et de circonstance. Si Carthage, victorieuse de Rome, ou Rome, victorieuse de Carthage, était venue se heurter contre la Grèce puissante, contre Philippe de Macédoine et Alexandre, nul doute que le choc n'eût été violent et que l'impulsion de la conquête ne s'y fût tout au moins annulée ; mais, au moment de l'explosion des guerres puniques, que restait-il debout dans les forces capables de défendre l'indépendance de telle ou telle portion du vaste territoire où siégeait la civilisation antique ? La Grèce ne représentait plus qu'un nom, et ce n'étaient ni le groupe de la ligue achéenne, humble successeur de Sparte et d'Athènes, ni les tristes héritiers du trône de Macédoine, qui seraient, devant un conquérant accourant d'Afrique ou d'Italie, en mesure de se sauver ni de sauver leurs voisins. La misère politique n'était pas moins profonde en ces grandes monarchies d'Égypte et d'Asie, demi-grecques et demi-barbares, qui n'avaient aucune solidité. Quand Rome vint au contact, il lui suffit, malgré les distances, de quelques légions pour leur porter des coups mortels ; et il lui fallut atteindre les rives de l'Euphrate et du Tigre pour trouver dans les Parthes ou dans les Perses des adversaires qui défendirent victorieusement leur frontière. Et l'Occident, dira-t-on, c'est-à-dire la Gaule, la Germanie, la Scythie, qu'en faites-vous ? Là sans doute étaient de grandes forces, mais elles demeuraient latentes,

sauf pour produire, à de longs intervalles, des irruptions telles que celles qui portèrent les Gaulois en Italie et dans l'Asie-Mineure, les Cimbres et les Teutons à l'encontre des Romains, et finalement firent passer le Rhin aux barbares du Nord. Alors ces populations n'étaient pas en mesure de jeter leur poids dans la balance des ambitions et des intérêts.

Ainsi Carthage et Rome avaient, si je puis ainsi parler, leurs coudées franches, et leur champ clos était assuré contre toute intervention. Tout récemment, quand la mésintelligence s'éleva entre la Russie et l'Angleterre et que l'on conçut quelques craintes de guerre entre elles, M. de Bismarck dit que ce serait le combat de l'éléphant et de la baleine. Ce propos caractéristique des deux belligérants, on peut s'en servir à l'égard de Rome et de Carthage lors du début de la première guerre punique. L'une est l'éléphant, l'autre est la baleine. Rome n'avait ni commerce, ni marine marchande ou militaire, ni marins, ni habitude de la mer, ni science de la navigation. Carthage possédait tout cela, c'était à beaucoup près la plus grande puissance navale du temps, et personne ne pouvait se comparer à elle pour le nombre des navires, pour leur bonne construction, pour l'habileté des équipages et l'expérience de la mer. Il semblait donc que chacune, restant en son domaine, Carthage maîtresse de la mer et Rome de la terre, le conflit serait surtout une affaire de longueur et d'épuisement, sans que les deux adversaires pussent se saisir corps à corps.

Une situation semblable s'était déjà présentée, quand une lutte mortelle fut suscitée entre Athènes et Lacédémone par leur rivalité. Athènes était alors ce que Carthage fut plus tard, la dominatrice de la mer, et Lacédémone était prépondérante sur la terre. Quand Périclès eut réglé le système de la guerre de la cité dont il avait la direction, rien ne ressembla plus à la lutte de l'éléphant et de la baleine que la manière de procéder des deux ennemis. Les Péloponésiens, avec une grande armée, pénétraient dans l'Attique et la ravageaient, mais ne pouvaient ni prendre Athènes par un siège ni la réduire par un blocus. A son tour, Athènes équipait ses galères et se dirigeait sur les côtes du Péloponèse qu'elles désolaient par leurs descentes ; mais les ravageurs ne se hasardaient pas dans l'intérieur du pays, et ils rentraient dans leurs navires quand le temps cessait d'être propice. La prévision de Périclès était que, si l'on s'attachait opiniâtement à ce procédé de guerre, comme Athènes gardait la

possession de la mer et l'intégrité de son commerce, elle finirait par épuiser et lasser Lacédémone. Mais Périclès mourut ; la démocratie athénienne, débarrassée de son chef, prit la direction des affaires et commit faute sur faute. Rien n'est plus incapable qu'un populaire qui gouverne lui-même et administre ; et c'est le cas d'appliquer à toute nation sage la détestation du poète latin : *Di, talem avertite pestem*. La folle expédition de Sicile brisa sans retour la puissance d'Athènes, et après Agos-Potamos un long siège la mit à la disposition des Lacédémoniens.

En devait-il être de même entre Rome et Carthage ? Non, l'histoire ne se répète pas, et un événement extraordinaire déplaça toutes les combinaisons. Rome accomplit rapidement ce que Lacédémone dans toute sa vigueur n'avait pas tenté, et elle se fit du premier coup puissance navale disputant victorieusement l'empire de la Méditerranée. Ce fut un prodigieux tour de force, mais en même temps ce fut un trait de génie. Les hommes qui avaient la direction de la politique et de la guerre comprirent, et ils virent juste, que, si, de façon ou d'autre, ils n'engageaient pas la lutte sur ce qui était considéré comme l'élément des Carthaginois, non-seulement leur adversaire leur échapperait toujours, mais encore qu'eux bloqués ou assiégés dans la terre ferme ou dans la Sicile, finiraient par rencontrer les mauvais hasards et les chances défavorables. Les Lacédémoniens ne songèrent à faire une flotte que quand la démocratie athénienne eut désorganisé le système naval organisé par Périclès. Les Romains y songèrent tout d'abord, en face de la supériorité manifeste de leur ennemi, et y réussirent.

Le temps qui précède immédiatement le nôtre a été témoin d'un duel analogue. La paix d'Amiens rompue, les Anglais se trouvèrent prépondérants sur mer, et Napoléon prépondérant sur terre. On ne manqua point de comparer la perfide Albion à Carthage, et le nouvel empire à Rome la vaillante. La combinaison de Napoléon fut ceci : réunir sur les côtes de la Manche une armée qui était alors la première du monde, tromper la vigilance des marins anglais, faire que ce qui lui restait de marins sous les ordres de Ganthaume ou de Villeneuve eût la mer libre perdant assez de temps pour prendre à bord l'armée, débarquer en Angleterre et livrer le reste à la fortune. Il fallait, pour qu'une pareille conception réussît, le concours des vents, des flots, l'action rapide et sûre d'une flotte bien médiocre sous les yeux de Nelson et de ses

marins. Aussi cette combinaison si précaire manqua par tous les côtés. Napoléon fit donc ce que les Romains auraient fait, si, mettant toutes leurs chances sur un débarquement en Afrique, ils avaient attendu la possibilité de passer de tous les hasards qui auraient pu écarter les flottes carthaginoises. Mais, dira-t-on, Napoléon ne pouvait imiter les Romains, ni créer en quelques mois une marine capable de tenir tête à la marine anglaise. Non sans doute, mais il pouvait, au lieu de projets téméraires et on doit dire impraticables, préserver son armée navale d'un Trafalgar, l'améliorer, fortifier les équipages, instruire les officiers, et créer à l'Angleterre toutes les difficultés d'une guerre de mer longue et soutenue. Il préféra se détourner sur le continent, laissant les Anglais en pleine possession de l'empire maritime. A la longue, ce que j'ai appelé tout à l'heure les mauvais hasards et les chances défavorables survinrent, son ambition sans frein y aidant.

Un auteur anglais que je consulte ¹, et qui lui aussi songe à Napoléon en parlant de Carthage, dit, p. 100, que le plan favori de l'implacable oppresseur de l'Europe fut mis à néant par la victoire navale de Trafalgar, exploit décisif en une guerre que les pires calomniateurs de l'Angleterre doivent reconnaître n'avoir pas été une guerre intéressée. Certes je ne suis point parmi les calomniateurs de l'Angleterre, et pourtant je ne puis accepter son désintéressement ni à ce moment (elle combattait alors pour son existence ou du moins pour le maintien de sa suprématie), ni plus tard (car elle s'adjugea de si riches dépouilles qu'il serait impossible de parler sans sourire de son abnégation). Mais ce qui est vrai, c'est qu'à mesure que l'ambition frénétique de Napoléon I^{er} s'aggrava, l'Angleterre devint davantage l'espoir et le soutien de la cause commune des peuples et des rois ; si bien que, grâce au *génie* (c'est le mot, n'est-ce pas ?) de l'empereur, elle eut à la fois les beaux profits et le beau rôle.

Les rapprochements, malgré leur nom, écartent du sujet non moins que les digressions ; mais ils permettent sans difficulté d'y revenir. Les Romains conçurent leur guerre comme il fallait la concevoir ; le succès couronna leur ferme conception ; et ce fut par une victoire navale qu'ils mirent fin à la guerre punique si longue et si pleine de péripéties.

¹ R. Bosworth Smith, *Carthage and the Carthaginians*, Londres, 1878.

La seconde est remplie par la grande figure d'Annibal. Peu de personnages militaires ont accompli des opérations aussi hardies et aussi décisives. De l'Espagne, où il commande, il conçoit son plan d'invasion de l'Italie. Les Pyrénées, auxquelles il touche, ne lui sont qu'un faible obstacle. Les peuplades du Midi de la Gaule sont ou gagnées par des négociations, ou effrayées de cette grande armée qui traverse leur pays. Mais voilà les Alpes, avec leurs pentes abruptes, leurs routes mal connues, leurs sommets glacés; Annibal s'y engage, lui, ses Carthaginois, ses Espagnols et ses éléphants; enfin, après d'extrêmes périls, il triomphe des rochers, du froid, de la faim, arrive au versant et précipite ses soldats épuisés sur l'Italie. Livrer bataille est son ardent désir; mais, chose étrange, les Romains ne veulent pas moins que lui tenter la fortune des armes. Le Tésin, la Trébie, le lac de Trasimène sont témoins de leurs sanglantes défaites. Effrayés un moment, ils font sous Fabius, contre le Carthaginois, la guerre de chicane; mais bientôt l'impatience de la bataille les ressaisit, et Cannes les frappe d'un coup qui semble mortel. Dès lors ils ne se mesurent plus dans l'Italie en champ clos contre le terrible vainqueur, qui, de son côté, ne retrouve pas ses grandes journées du début de la guerre. On se dispute pendant plusieurs années le Midi de l'Italie, jusqu'à ce qu'un capitaine romain entreprenant envahisse l'Afrique et menace Carthage.

M. Bosworth Smith, plein d'une juste admiration pour le génie militaire d'Annibal, ne voit aucune faute qui lui soit imputable depuis son départ de l'Espagne jusqu'à la funeste journée de Zama. Je ne puis accepter sans restriction une telle louange. Nous ne connaissons guère ses plans et ses opérations que par ses ennemis les Romains, et cela doit rendre circonspect. Pourtant il est des faits sur lesquels on peut discuter. A-t-il agi en grand capitaine, quand, refusant de pousser à bout tout aussitôt la victoire de Cannes, il ne marcha pas sans retard sur Rome pour commencer dès lors à l'enserrer? La question a été beaucoup débattue; mais, s'il fit bien de s'abstenir, alors pourquoi plus tard, afin de dégager Capoue, tenta-t-il, en des circonstances bien moins favorables, ce que pourrait sur les Romains la vue de son armée campée au pied des remparts de Rome? Ou bien il manqua certaines chances après Cannes, ou bien il fit lors du siège de Capoue une inutile équipée.

Si les foudroyantes victoires ne le mirent pas en mesure, à

son jugement, d'entreprendre sur la ville même de Rome, elles lui procurèrent pourtant un avantage considérable, à savoir la défection de quelques-uns des alliés des Romains qui devinrent ses auxiliaires. Mais peu à peu cet avantage se perdit, il ne put sauver Capoue de l'implacable vengeance de Rome; son long guerroisement dans l'Italie méridionale alla sans cesse en s'amointrissant; et, soit par sa faute, soit par celle des circonstances, il ne mit en œuvre aucune combinaison qui renouvelât ses procédés et son ascendant. Le moment vint où il fallut quitter l'Italie pour défendre Carthage contre Scipion victorieux. Le général romain voulait une bataille; comment se fait-il que le général carthaginois l'ait voulue aussi et n'ait pas essayé contre Scipion la tactique que Fabius avait employée contre lui, Annibal? Il semble que le jeu des deux commandants devait être opposé. Quand on considère la résistance que, dans la troisième guerre, Carthage, sans flotte, sans armée, avec ses ports livrés, opposa à l'ennemi, on est porté à croire que la grande ville, avec l'armée d'Annibal se ménageant et tenant la campagne, aurait présenté de sérieuses difficultés à la prompt conclusion que Scipion cherchait.

Mais la grande faute, la faute inexplicable est celle qui fut commise dans les opérations qui amenèrent la destruction de l'armée d'Asdrubal. Cet officier partit d'Espagne et suivit la route que son frère avait suivie dix ans auparavant, franchissant les Pyrénées, traversant le midi de la Gaule, et descendant en Italie du haut des Alpes. Une aussi considérable expédition ne peut se dissimuler; et, en effet, les Romains se préparèrent à y faire face. Mais il semble qu'elle fut jusqu'au bout ignorée d'Annibal. Au moment même où Asdrubal, qui avait assiégé inutilement Plaisance, s'avancait vers son frère, ce frère s'éloignait, lui tournait le dos et s'enfonçait au midi dans le Brutium. Comment une pareille méprise est-elle possible? A la vérité, des messagers envoyés par Asdrubal avaient été interceptés par les Romains. Mais, comme la jonction des deux armées carthaginoises était une opération d'une portée incalculable pour l'issue de la guerre, n'est-il pas évident que, dès qu'Annibal sut la marche de son frère, il dut toujours tendre, informé ou non, à s'élever vers le nord. Mais, dira-t-on, cette marche, il ne la connut pas, et il devait l'apprendre par les messagers interceptés. Or cela n'est pas croyable. Les Romains ne l'ignoraient pas et personne ne devait l'ignorer en Espagne, en Afrique et en Italie. Il semble donc qu'Annibal mit

une négligence impardonnable à se tenir au courant des nouvelles et à marcher peu ou prou du côté par où le secours lui arrivait. Un historien anglais des guerres puniques, le docteur Arnold, pour s'expliquer un tel manquement, a dit que la Providence complotait contre Carthage et veillait sur Rome. C'est là une explication surnaturelle qui ne peut prendre place dans l'ordre des causes secondes. Je recommande l'examen de la conduite militaire d'Annibal en ce point critique à M. le capitaine Humbert, qui publie en ce moment une histoire du grand capitaine carthaginois. Cependant, vu mes habitudes de critique en histoire, je ne puis m'empêcher de mentionner une circonstance qui est peut-être sans relation aucune avec le fait en question, mais qui n'en a pas moins quelque intérêt, ne fût-ce que comme se rapportant à la vie privée d'Annibal. Pline l'Ancien nous apprend que ce chef eut une maîtresse dans la ville de Salapia en Apulie, et que ces amours furent célèbres¹. Or il se trouve que c'est justement de ce côté qu'Annibal tourne ses pas, quand il devrait les tourner vers le nord. Les grands hommes ont des faiblesses. Celle-là serait bien malheureuse si elle était réelle. Mais je le répète, c'est une coïncidence que je note, et non une imputation; car tous les détails manquent, qui pourraient lui donner quelque appui. Un point est certain, c'est que l'attachement d'Annibal pour la dame de Salapia eut de l'éclat. Sans une ligne bien sèche de Pline, nous ignorions ce trait précieux dans la vie du héros carthaginois.

L'expédition d'Asdrubal, si fâcheuse pour la prévoyance et la décision d'Annibal, donna lieu, du côté des Romains, à une des plus belles opérations dont les annales militaires gardent le souvenir. Le consul Claudius Néron, qui surveillait Annibal, se déroba de devant lui avec un corps d'élite, remonta à marches forcées l'Italie, rejoignit son collègue le consul Marcus Livius, et tous deux écrasèrent Asdrubal et son armée. Ce fut Livius qui reçut les honneurs triomphaux; mais Néron chevauchait à côté du char qui portait son collègue, et la foule n'avait de regards et d'acclamations, et avec raison, que pour l'auteur de la hardie combinaison².

¹ Hinc Apulia Dauniorum cognomine, a duce Diomedis socero; in qua oppidum Salapia, Hannibalis meretricio amore iuclytum, III, 16.

² Au début de la guerre, Annibal laissa échapper l'occasion d'une opération fort analogue. Scipion, campé non loin de la Trébie, attendait la jonction de Sempronius, qui arrivait de Sicile avec une armée. — « Pourquoi Annibal, dit M. Bosworth Smith, p. 219,

La troisième guerre punique ne fut qu'une agonie. Rome, assouvissant sa haine implacable, détruisit Carthage de fond en comble. C'était le droit de la guerre tel que les anciens l'entendaient et le pratiquaient. Un des meilleurs parmi les Romains, un des hommes les plus ouverts à de larges sentiments, Cicéron, énumérant des cités ainsi anéanties par le peuple romain, n'exprime le regret pour aucune, sauf pour Corinthe : *nollem Corinthum*, dit-il. Soit, puisque ainsi le voulaient les rivalités antiques. Mais ce qui ne peut se pardonner, et ce que l'histoire doit flétrir sans égard pour les prétentions hautaines des maîtres du monde, c'est l'astuce avec laquelle ils procédèrent, et la perfidie dont ils se souillèrent. Ils imposèrent des conditions de paix auxquelles les Carthaginois se soumirent ; puis, ces conditions exécutées, ils demandèrent en plus la remise des vaisseaux ; et, quand les malheureux eurent accompli ce sacrifice, les Romains leur signifièrent qu'ils eussent à quitter leur ville qui devait être détruite. Le désespoir s'empara de la cité, jadis reine de la mer ; elle résolut de vendre sa défaite, et engagea la suprême lutte dont l'issue ne pouvait être douteuse. Il fait beau, quand on a de pareils actes par devers soi, d'accuser la foi punique !

Maintenant que la victoire a prononcé, que l'incendie a dévoré Carthage, et que, pour me servir du langage du poète latin, la reine de l'Afrique *omnis humo fumat*¹, je chercherai non pas par quelles infériorités elle a succombé, cela n'est pas de mon sujet, mais si, en vue de l'enchaînement et de l'affermissement de la civilisation, il valait mieux que les choses eussent tourné comme elles ont tourné, et si les Sémites de la côte d'Afrique eussent été d'aussi bons ouvriers que les Aryens de l'Italie pour la constitution du corps social qui devait en prendre à sa charge la destinée.

L'histoire n'est point un phénomène qu'on ait la faculté de reproduire ; la contre-expérience y est impraticable ; et nous ne pouvons remettre les parties en présence, donner la victoire aux Carthaginois et voir ce qu'il adviendrait pour le monde ancien de ce renversement. Pourtant, dans cet ordre de considérations, il est un procédé qui nous garantit contre les vaines hypothèses et les divagations sans contrôle ; c'est celui qui consiste à s'attacher attenti-

ne se jeta-t-il pas entre Scipion et Sempronius, écrasant celui-ci pendant qu'il traversait le pays plat entre Ariminum et la Trébie, si favorable à la cavalerie, reste un mystère. •

¹ Et omnis humo fumat neptunia Troja, *Æn.* III, 3.

vement à la résolution des problèmes sociaux telle que les événements historiques et les aptitudes des peuples directeurs le fournissent, et à demander à cette étude si le rival vaincu aurait aussi bien que le rival vainqueur satisfait aux conditions requises, qui, en définitive, furent, tout compensé, suffisamment favorables à l'évolution générale.

La première condition, j'entends la condition essentielle, était que le dominateur, quel qu'il fût, se trouvât capable d'entrer en communion avec la Grèce, de se laisser conquérir par elle et de lui apporter en retour et pour longtemps la force, la cohésion et la sécurité qui lui manquaient. Par l'entremise de la Grèce en effet s'était accompli dans le domaine intellectuel de l'humanité un événement considérable dont les conséquences devaient être infinies. L'esprit humain avait franchi le seuil qui sépare la connaissance empirique de la connaissance scientifique, et était résolument entré dans le savoir positif et abstrait. Dès lors on était passé de la civilisation ancienne à la civilisation moderne ; mais il fallait que des trésors encore précaires ne fussent pas dispersés aux quatre vents par un Alaric anticipé et plus puissant.

On a avancé que les Grecs étaient les plagiaires qui avaient tout empruntés aux peuples civilisés avant eux, l'Égypte, la Babylonie, Tyr et Ninive ; et Platon leur faisait dire par un prêtre de Memphis conversant avec Solon qu'ils n'étaient que des enfants peu informés des vieilles choses. Ces prétendus enfants fondaient la mathématique (arithmétique, géométrie et algèbre), instituaient l'astronomie géométrique, et commençaient la physique expérimentale par la grande découverte de la pesanteur spécifique des corps, sans parler de leurs travaux en médecine (Hippocrate), en anatomie (Hérophile et Érasistrate), en physiologie (Galien), même en sociologie (Aristote et sa *Politique*), tous rudiments précieux que l'avenir développera. La mathématique, l'astronomie et un fragment de physique sont les solides assises sur lesquelles les modernes éleveront l'ensemble du savoir positif et compléteront le mouvement évolutif des sociétés. Du service immortel rendu par la Grèce, il faut dire toute sorte de louanges, mais non ce que Montesquieu disait de son œuvre, *prolem sine matre creatam*. Ce ne fut pas une création sans matière préexistante. Cette matière gisait toute préparée grâce aux civilisations antiques, qui avaient établi sous forme concrète les premiers éléments du calcul pour les usages de la vie et pour le commerce, de la géométrie

pour l'arpentage, de l'astronomie pour la navigation et l'observation des années. Cet agrégat, le génie grec non-seulement en fit une science pure, une doctrine abstraite, mais encore il l'agrandit immensément et ouvrit toute grande la porte du savoir positif. C'est pourquoi ils sont des inventeurs, non des plagiaires.

Ici je ne me refuse pas à une comparaison qui, empruntée à l'embryogénie, n'est point déplacée en sociologie. On sait que le nouvel être se forme par épigénèse, c'est-à-dire que la matière qui doit constituer successivement ses organes se produit de toute pièce, sauf à recevoir du même coup le type spécifique dont l'ovule est le fidèle gardien. Ce fut par une véritable épigénèse que l'esprit humain acquit l'organe scientifique. La matière fut fournie par l'apport concret des antiques civilisations ; puis vint la vivification grecque qui lui donna sa forme typique, conformément aux lois qui régissent le développement social.

Le contact de la Grèce et de Rome fut sociologiquement décisif. L'une se montra disposée à enseigner, l'autre à s'instruire. *Græcia capta ferum victorem cepit*, a dit Horace. Cette prise alla comme de soi et n'eut pas de retours. Dès lors furent assurés les résultats intellectuels que le génie grec venait d'obtenir pour l'instruction universelle de l'humanité. Non pas que les Romains aient montré des aptitudes particulières pour la culture des sciences ; ils s'y adonnèrent médiocrement, mais ils les admirèrent beaucoup, les honorèrent et permirent à leur essor de se continuer aussi longtemps que la situation le comportait.

Je ne donnerais pas une idée complète de la fusion sociologique qui s'accomplit, si, après la science, je ne mettais en relief le côté de l'art. Dans ce domaine la Grèce avait pris un merveilleux essor. La poésie, la sculpture, la peinture, l'architecture avaient enfanté des chefs-d'œuvre immortels. Si Rome se sentit chétive et débile en présence de ce que les villes de la Grèce lui étalaient, elle se sentit pourtant en une sorte d'affinité avec le génie auteur de tant de merveilles, et le vieil Ennius abandonna le vers saturnin pour prendre l'hexamètre d'Homère. C'était un signe. Sans doute, les Romains ne purent rivaliser en tout avec leurs maîtres ; mais dans les lettres ils s'élevèrent à une grande hauteur, sous le souffle même de l'inspiration qui anime le groupe aryen.

Notez ce point, et considérez-en l'importance par contraste, je veux dire par contraste entre les Aryens et les Sémites. Lo

groupe sémitique s'est fait une grande place dans l'art ; et ce n'est pas nous les disciples ou les héritiers, comme on voudra, des Grecs qui la lui contesterons ; mainte page de la Bible en porte le gracieux ou le sublime témoignage. Mais, cela admis et reconnu, il n'en demeure pas moins certain que l'art aryen a une ampleur, une universalité, un idéal qui en font le noble et unique accompagnement de la civilisation aryenne. Tous les peuples aryens, quelque arriérés qu'ils fussent, ont fini par le recevoir et le cultiver ; aucun peuple sémitique ne l'a fait sien et n'y est devenu disciple ou maître.

Là est un point qui aurait toujours manqué à Carthage, si, victorieuse de Rome, elle avait dû s'imprégner de la discipline grecque, pour, à son tour, imprimer sa discipline à tout le monde ancien.

En la conjonction sociologique qui confondit les aptitudes de la Grèce et de Rome dans l'intérêt supérieur de la civilisation, l'apport ne fut pas tout entier du côté de la Grèce ; et Rome n'y accéda pas les mains vides, je veux parler du droit romain. Grâce à l'esprit légal qui animait ce peuple et à la longue et admirable lutte entre patriciens et plébéiens, il se forma une puissante et savante doctrine qui se perfectionna par le travail séculaire d'éminents jurisconsultes et qui est devenue la base de la législation de tous les Etats de l'Europe et de l'Amérique. Carthage n'avait rien de pareil à offrir ; et, au sein de cette Grèce savante mais déchirée, ingénieuse mais mal sûre, c'était une bonne fortune inappréciable de jeter le poids d'un système aussi ferme, aussi cohérent, aussi approprié aux conditions sociales les plus diverses que le fut le droit romain.

Quel que fût le nouveau pouvoir qui conquiert l'hégémonie, il importait que, laissant l'Orient qui possédait une civilisation propre et que la Grèce avait tellement démantelé, il entamât fortement l'Occident, qui renfermait tant d'inconnu en espaces et en hommes. Il n'est pas impossible que Carthage se fût acquittée de cet office. Déjà elle avait pris pied en Espagne, et de là il était tentant de passer en Gaule. Toutefois Rome, avec sa position déjà occidentale, était mieux placée qu'elle pour atteindre les pays placés au delà des Alpes et aller jusqu'à la Bretagne et à la Germanie. Peu de siècles avaient encore à s'écouler, et on allait voir combien menaçant était cet Occident pour la perpétuité de la civilisation, et combien il avait été utile que, parmi ceux de ces dangereux

barbares qui devaient mettre fin à son empire, Rome eût inculqué une soumission grossière mais réelle à son administration, à sa religion, à ses traditions.

Carthage aurait-elle rien fait de comparable à ce que l'empire universel de Rome accomplit pour le monde ? Les affirmations ne sont certes pas sûres, quand il s'agit d'un terrain tel que celui des futurs contingents. Mais les motifs de douter de l'aptitude de Carthage au grand office croissent, quand on décompose l'œuvre de Rome. Cette œuvre fit taire les antipathies nationales ; elle donna une langue et une littérature communes ; et elle prépara la voie à une religion plus haute.

Les antipathies nationales étaient infinies en une domination qui comprenait l'Orient et l'Occident, le Nord et le Midi de l'ancien monde ; elles devinrent insignifiantes sous le régime que Rome appliqua à tous ses administrés. Pline l'Ancien fut frappé de ce spectacle inouï jusqu'alors dans les annales humaines, et il l'a admirablement qualifié en l'appelant *l'immense majesté de la paix romaine*. La force et la prudence politiques n'eurent jamais meilleur emploi qu'en imposant une trêve de plusieurs siècles aux conflits nationaux. Tacite a mis dans une bien vive lumière le mécanisme et le bienfait de cet office pacificateur, quand il fait tenir par le général romain Cerialis aux Trévires et aux Lingons assemblés au moment où les Germains sollicitaient le soulèvement de la Gaule et sa rupture avec Rome, un discours dont voici le fragment essentiel pour mon objet : « Des principautés et des guerres furent toujours dans les Gaules jusqu'à l'établissement de notre pouvoir en votre pays. Du droit de la victoire nous n'avons usé que pour vous imposer les charges nécessaires à garantir la paix ; car ni la paix des nations ne peut être obtenue sans armées, ni les armées sans solde, ni la solde sans impôts. Tout le reste est commun à vous et à nous. La plupart du temps c'est vous qui commandez nos légions ; c'est vous qui régissez ces provinces et les autres. Rien n'est séparé, rien n'est fermé. L'influence salutaire des bons princes, bien qu'agissant de loin, se fait sentir également à tous ; les mauvais sévissent sur leurs entours. Supportez, comme la stérilité, les pluies excessives et les autres fléaux de la nature, le luxe ou l'avarice des gouvernants. Il y aura des vices tant qu'il y aura des hommes ; mais ces vices ne sont pas perpétuels, et l'intervention des honnêtes gens les compensent. Compteriez-vous sur plus de modération dans le gouvernement de

Tutor et de Classicus¹ ? ou pensez-vous que les armées nécessaires à écarter les Germains et les Bretons coûteront moins cher ? Car, les Romains une fois chassés (puissent les dieux empêcher ce malheur !), que peut-on attendre, sinon la guerre de toutes les nations entre elles ? Par la fortune et la discipline de huit cents années s'est formée cette vaste et solide charpente qui ne peut être démolie qu'en écrasant les démolisseurs². » Carthage aurait-elle eu une fortune et surtout une discipline de huit cents années ?

La langue de Rome, en sa qualité de langue administrative et officielle, pénétra partout. Même, en plusieurs contrées, soit par des affinités comme dans une partie de l'Italie et en Sicile, soit par supériorité de civilisation, comme en Gaule et en Espagne, elle se substitua aux langues nationales. De cette façon, la littérature latine gagna une vaste étendue. A une pareille expansion, la condition linguistique et littéraire de Carthage eût opposé bien des obstacles. Les langues sémitiques sont alphabétiques, il est vrai, mais elles n'écrivent pas les voyelles. Si Carthage eût vaincu, quelle figure cet alphabet en son imperfection eût-il faite devant l'alphabet grec et les alphabets italiens ? Puis comment mettre les littératures sémitiques, si originales mais si étroites, en rapport avec l'immense développement de la littérature grecque ? Je vais forcer le contraste afin de mieux faire entendre ma pensée. Je suppose qu'au lieu de Carthage ce fût la Chine qui aurait été en conflit avec Rome, et qui l'eût emporté. La victoire eût été désastreuse pour le progrès des choses humaines. Jamais ni l'écriture qui exprime la pensée chinoise, jamais la forme littéraire que revêt cette pensée ainsi écrite n'auraient réussi à supplanter la Grèce, ni même les Sémites. Le désordre eût été grand et long, jusqu'à ce que la Chine eût tout rangé à son image, d'où une profonde rétrogradation, ou que les vaincus eussent repris le dessus après beaucoup de souffrances et à un degré moindre que celui où ils étaient avant la défaite. L'extrémité de mon hypothèse fait ressortir d'autant plus les facilités de la fusion de Rome avec la Grèce, et les avantages infinis qui en provinrent pour le bien de la civilisation générale.

De domaine en domaine nous arrivons à celui de la religion.

¹ C'étaient des chefs de l'insurrection.

² *Histor.*, IV, 74.

Il ne faut pas oublier que ce fut pendant la domination universelle de la Rome impériale qu'advint une révolution religieuse qu'on peut dire sans erreur la plus importante de toutes. Un petit peuple sémitique, sous l'inspiration de ses prophètes, sous la discipline de ses livres sacrés, sous la direction des interprètes ou scribes qui les lui expliquaient, avait produit un monothéisme épuré qui était plein de mépris pour des polythéismes environnants. C'est de là que partirent le christianisme et sa propagande. Je ne prétends pas dire que le Melcarh ou Moloch de Carthage eût été plus mal disposé pour Jéhovah d'Israël que le Zeus des Grecs qui persécutèrent si violemment la Judée, ou le Jupiter de Rome qui finit par détruire Jérusalem. Mais, entre la fin du conflit de Carthage et de Rome et la propagande chrétienne, il s'était écoulé près de deux siècles. Rome, au point de vue qui m'occupe, les avait employés utilement, c'est-à-dire qu'elle avait fourni un ample théâtre, non sans y prendre part elle-même, au développement des doctrines philosophiques et à la manifestation des nouveaux besoins religieux. En un terrain ainsi préparé, ce fut au christianisme de prendre ses avantages. Il n'y manqua pas. Quand Rome tomba, une religion lui succéda avec des prétentions à l'universalité encore plus grande que celle qui avait été conquise par la cité de Romulus.

M. Bosworth Smith, dans l'ouvrage que j'ai déjà cité, s'exprime ainsi, p. 45 : « Si, sous les conditions de la société ancienne et la sauvagerie qu'elle tolérait dans la guerre, une nécessité inéluctable voulait que Rome ou Carthage périt de fond en comble, nous devons admettre, en dépit de la sympathie que l'éclat de la civilisation carthaginoise, l'héroïsme d'Hamilcar et d'Annibal et la catastrophe tragique excitent en nous, que le bien de la race humaine était intéressé à ce que le coup tombât plutôt sur Carthage que sur Rome. » J'acquiesce pleinement à ce jugement. La sociologie m'a enseigné à considérer l'œuvre scientifique de la Grèce comme un pas décisif dans le progrès intellectuel de l'humanité ; sans quoi, elle eût tourné indéfiniment sur elle-même, comme a fait la Chine par exemple. Or, cette œuvre, Rome seule était capable de lui assurer durée et transmission. Je n'obéis pas à un optimisme historique, et je reconnais que maintes fois la chance a tourné contre ce qui eût été le mieux. C'est ainsi qu'il fut malheureux que Varus se soit laissé surprendre par les Germains, et qu'Auguste n'ait pas accompli la con-

quête de la Germanie ; conquête qui était si près de son terme et qui eût épargné à l'Occident bien des souffrances, des ravages et des retards. Dans la vieille civilisation que j'ai nommée empirique pour la distinguer de la civilisation scientifique grecque ou moderne, les Sémites ont tenu une très-grande place, témoin Babylone, Sidon, Tyr, Ninive, Jérusalem, Carthage. Mais ce ne sont pas eux qui ont dépassé le niveau de la civilisation empirique. Plus tard, ces mêmes Sémites, à l'entrée de ce que nous nommons notre moyen âge, ont pris l'avance sur les chrétiens et ont semblé appelés à jouer dans cette période, le rôle que la Grèce avait joué jadis ; mais il n'en fut rien ; et eux aussi s'arrêtèrent avant d'avoir accompli l'œuvre que l'évolution de l'esprit humain exigeait. Ne semble-t-il pas que ce second insuccès soit une confirmation du jugement sociologique porté sur le premier ?

É. LITTRÉ.

(Suite et fin au prochain numéro.)



Comment, dans deux situations historiques, les Sémites
entrèrent en compétition avec les Aryens
pour l'hégémonie du monde, et comment ils y faillirent.

DEUXIÈME ARTICLE ¹.

II.

*Les Arabes contre les chrétiens occidentaux*².

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor, s'écrie la Didon de l'Enéide en ses imprécations contre Enée et les Troyens, ces prétendus pères de Rome, qui n'existait pas encore. Ce vengeur des Sémites, celui qui prit une terrible revanche des désastres de Carthage sur les héritiers de la grande cité aryenne, fut l'Arabe Mahomet. Voltaire, dans une tragédie où l'esprit du XVIII^e siècle a étrangement défiguré l'histoire et la psychologie, fait dire au prophète de l'islamisme :

Le temps de l'Arabie est à la fin venu ;
Ce peuple généreux, trop longtemps inconnu,
Laisait dans ses déserts ensevelir sa gloire.

¹ Voyez le numéro précédent.

² G. Cuvier, aux premiers symptômes de la paralysie des muscles du pharynx, reconnaissant aussitôt la gravité de la lésion cérébrale qui les causait, eut un accès de désespoir d'être enlevé prématurément à ses travaux, il n'avait que soixante-deux ans, puis il se résigna. Je comprends ce grand chagrin chez un si grand homme et pour une si grande œuvre ; car, moi, n'ai-je pas eu la faiblesse, je le confesse, d'éprouver quelque regret, quand, saisi par une fièvre intercurrente, je doutai que j'achevasse ce mince travail, qui était environ aux trois quarts ? La nature m'ajourne de nouveau, et j'en profite pour terminer.

Comme si Mahomet eût été un fourbe qui, ne croyant pas un mot de la foi qu'il prêchait, cachait sous une révolution religieuse les projets d'une révolution politique et conquérante. Cela est très-faux, assurément ; mais ce qui demeure vrai, c'est que, sous l'impulsion de la transformation mentale qu'il fit subir à son peuple, des événements immenses prirent place sur le théâtre du monde, instituant un nouvel empire auquel personne ne songeait le moment d'auparavant.

A peine un prosélytisme rapide eut-il rangé l'Arabie sous la discipline de la nouvelle foi, que toutes sortes de conflits s'élevèrent avec les nations limitrophes. La Syrie et l'Égypte chrétiennes furent enlevées à l'empire romain, et à l'est la Perse zoroastrienne subit le même sort. Mais là ne s'arrêta pas l'essor de la conquête. Toute l'Afrique d'alors tomba entre les mains des musulmans, c'est-à-dire ce qui est aujourd'hui la régence de Tripoli, celle de Tunis, l'Algérie et le Maroc. Le détroit de Gibraltar fut franchi, et les musulmans mirent le pied en Europe. La monarchie chrétienne des Visigoths ne coûta qu'une grande bataille. Le vainqueur arrivé au pied des Pyrénées ne crut pas sa carrière achevée. Il pénétra dans les Gaules, alors tenues par les Francs, et vint essuyer une défaite décisive au cœur de ce pays, dans les plaines de Tours. Là fut le terme de la conquête ; et depuis lors les musulmans, renonçant à étendre leurs possessions de ce côté, ne songèrent plus qu'à conserver ce qu'ils avaient acquis.

Il ne fallut rien de moins que deux ou trois siècles aux chrétiens occidentaux pour se remettre du choc qu'ils avaient reçu. Mais enfin, ayant compensé la perte de l'Espagne par la subjugation de la Germanie, qu'ils christianisèrent, ils se sentirent poussés à prendre l'offensive, et ils essayèrent de chasser les musulmans de leurs principales positions. Les croisades furent le mouvement inverse de l'invasion sarrasine. Elles durèrent longtemps et furent signalées par de grands déplacements et de hauts faits d'armes. Mais toute la vaillance des croisés demeura impuissante à changer la délimitation des deux religions. L'Asie mineure, la Syrie, l'Égypte ne purent être arrachées aux mains des musulmans ; et le christianisme réclama vainement par la force des armes, le sépulcre de celui qu'il appelait le Sauveur, le Messie.

L'équilibre qui, sans être garanti par aucune paix, n'en durait pas moins, menaça de se rompre dans le xv^e siècle quand la

puissance des Turcs devint formidable. En ce moment, les musulmans enlevèrent Constantinople aux chrétiens; mais, en revanche, les chrétiens enlevèrent l'Espagne aux musulmans. De la sorte, tout se balança de rechef.

En cet état, la force militaire qui avait décidé la querelle entre Rome et Carthage, n'avait plus rien à faire entre chrétiens et musulmans pour adjuger l'hégémonie du monde. Les deux religions s'étaient montrées invincibles l'une à l'autre, mais les deux civilisations le seraient-elles aussi? Cela était encore inconnu, indéterminé, et dépendait d'un tout autre facteur que l'emploi des armes, la vaillance des soldats et le génie des capitaines.

Cet autre facteur était la science positive, je veux dire celle qui étudie les propriétés des choses par l'observation, construit les théories générales en chaque département, et arrive ainsi de proche en proche à la conception du monde visible et cognoscible. De la puissance de ce nouveau facteur, le développement sociologique donne l'irréfragable démonstration. Sous sa main, tout s'est transformé, les hommes, leurs opinions, leurs rapports, leur morale, leur état politique et social, leur sécurité relative et leur richesse.

Déjà, en des temps plus anciens, une civilisation florissante avait régné en Egypte, en Babylonic, dans l'Iran, en Syrie. Pourtant elle s'était arrêtée d'elle-même à un certain niveau qu'elle n'avait plus dépassé, piétinant sur place, comme des chevaux de manège, sans avancer. En devait-il être de même des musulmans de l'Orient et des chrétiens de l'Occident, qui représentaient les grandes puissances du monde d'alors, comme avaient fait les vieilles monarchies dont je viens de parler? L'avenir seul pouvait le dire; seulement je remarque que les choses intellectuelles n'étaient pas demeurées en l'état, et que le groupe musulman-chrétien jouissait d'un avantage que le groupe égyptien-assyrien n'avait pas possédé, à savoir les premières assises de la science positive que la Grèce avait inébranlablement établies à l'usage de la postérité.

Les premiers qui mirent la main sur ce trésor, qu'on peut vraiment dire le trésor de l'humanité, furent les Arabes. Mais, avant d'entrer en l'examen de ce qu'ils en firent pour eux et pour les autres, il me paraît utile à mon dessein de jeter un coup d'œil sur Mahomet et sa doctrine.

Dans d'autres pays la religion s'est développée graduellement

et par le travail de ses prosélytes successifs. Ce n'était pas le fondateur qui écrivait, c'étaient ses disciples. Aussi chaque auteur imprimait-il plus ou moins la marque de son individualité à son livre; et cette circonstance, qui excluait naturellement l'uniformité, imposait aux siècles futurs le devoir de ne pas s'en tenir à la lettre, mais de pénétrer dans l'esprit même des textes. Rien de semblable pour l'Arabie. Là, c'est un seul homme qui a tout réglé : la foi, les mœurs, le droit même. C'est un livre fait par une main unique qui renferme les volontés immuables de Dieu¹.

Mahomet n'était pas théologien. Les questions théologiques lui étaient étrangères, et elles ne l'étaient pas moins à son entourage. Il attribua à Dieu les qualités humaines : la sagesse, la puissance, la vie, la volonté, la grandeur, la majesté, la bienfaisance, la vue, l'ouïe, la parole².

Les révélations de Dieu s'opèrent au moyen de prophètes et de livres saints. Chaque période a sa révélation, que Dieu modifie selon les besoins du temps ; et cette idée, belle en elle-même, serait féconde, si Mahomet n'avait donné sa révélation pour la plus parfaite et la dernière de toutes³.

L'homme a cinq grands devoirs à remplir : il doit admettre les deux dogmes principaux de l'islamisme (unité de Dieu et mission de Mahomet), prier, jeûner, faire l'aumône et accomplir le pèlerinage de la Mecque. C'est ce qu'on nomme les piliers de la religion⁴.

Quant à l'eschatologie, le Koran enseigne de la façon la plus formelle la résurrection de la chair, comme le font le judaïsme, le parsisme et le christianisme, et en fixe l'époque au jour du jugement dernier. Il ajoute, tout comme le judaïsme, que les morts ressusciteront dans les habits qu'ils portaient quand ils sont morts⁵.

M. Dozy⁶, arguant de ce fait certain que l'islamisme est tout entier de la main de Mahomet, accuse cette religion d'avoir une fixité telle qu'elle exclut tout mouvement, et d'être la cause de l'immobilité qui a saisi le monde musulman. En revanche,

¹ Dozy, *Essai sur l'Histoire de l'Islamisme*, p. 134.

² Id., *ibid.*, p. 199.

³ Id., *ibid.*, p. 139.

⁴ Id., *ibid.*, p. 138.

⁵ Id., *ibid.*, p. 153.

⁶ Id., *ibid.*, p. 134.

M. Mismér¹, s'appuyant sur ce très-beau précepte du Koran : « Allez à la recherche de la science, fût-elle au bout du monde, » assure que l'existence de l'islamisme est intimement liée à la loi du progrès; ces deux assertions contradictoires sont pourtant erronées l'une et l'autre. Il suffit de distinguer pour leur rendre leur vérité. A l'origine, l'islamisme se livra avec ardeur à cette recherche de la science que le Koran lui recommandait; étudia les livres grecs et conquiert une place très-avancée dans la civilisation d'alors. Plus tard, ce même islamisme s'est engourdi, a cessé de cheminer dans la voie du travail et des découvertes, et les nations qui le suivent sont tombées dans l'infériorité. Une semblable controverse s'est élevée au sujet du christianisme : on a prétendu, suivant les suggestions de la polémique, ou que c'est grâce à lui que les lumières se sont produites dans l'Occident, dont il a été le patient éducateur, ou que c'est malgré lui que ce même Occident est sorti de la barbarie, obstinément soutenue par le clergé chrétien. Notons que le polythéisme régnait en plein, quand la Grèce, accomplissant ce qui est le plus difficile, commencer, ouvrit l'ère du savoir positif. De tout cela je conclus que les religions, considérées isolément de leur milieu et comme doctrines, ne sont pas l'agent essentiel pour promouvoir ou pour empêcher l'avènement de la science.

C'est un beau spectacle que celui des Arabes se livrant, après l'entraînement des victoires, à l'entraînement de l'étude. Ici, la force de la tradition et des choses acquises se montre avec éclat. Ces hommes qui sortaient des profondeurs de leur péninsule, qui avaient peu de lettres, et chez qui rien n'avait encore éveillé le désir d'entrer en relations scientifiques avec qui ce fût, ne se méprirent pourtant pas sur ce qui était à faire pour donner satisfaction au nouveau besoin qui s'empara d'eux. Ils s'adressèrent sans hésitation à la source du savoir dans l'ancien monde, c'est-à-dire aux livres grecs. Autant en avaient fait avant eux les Romains. Seulement il importe de noter que, tandis que les Latins, n'usant d'aucun intermédiaire, entrèrent directement en relation avec leurs instituteurs, les musulmans ne connurent les originaux que par des traductions de traductions. L'œuvre grecque passa par le syriaque avant de faire partie du domaine arabe.

Cela fut un inconvénient, non un empêchement. Les Arabes se

¹ *Soirées de Constantinople*, p. 217.

mirent résolument à l'école. Ils apprirent les mathématiques et l'astronomie, et se les approprièrent assez pour travailler fructueusement sur ce fonds, et apporter des accroissements à l'héritage qu'ils avaient pieusement recueilli. Le développement arabe s'étendit depuis la Perse jusqu'à l'Espagne en passant par l'Afrique. Partout se fondèrent des écoles, des centres d'instruction; les souverains favorisèrent l'impulsion et contribuèrent à ériger des observatoires et à les pourvoir d'instruments. Ce fut une période de florissante activité. La production des livres devint énorme. On en jugera par ce fait : à la prise de Bagdad par Holagou, les Mongols jetèrent dans l'Euphrate les livres des collèges de cette ville; le nombre en était si grand qu'il s'en forma un pont sur lequel passaient les gens de pied et les cavaliers, et que l'eau du fleuve en prit une couleur noire¹.

On peut dire qu'alors il y eut une science arabe. En effet, non-seulement elle recueillit ce qui était l'indispensable commencement de tout progrès, les travaux scientifiques des Grecs, mais encore elle les poursuivit avec zèle et en obtint quelques nouveaux fruits, qui en augmentèrent la valeur. Recevoir et développer est le propre de toute science effective.

On peut dire encore que l'islamisme est la chaîne qui rattache la civilisation antique à la civilisation moderne, et que les mahométans ont été les maîtres du moyen âge². L'humanité ne resta pas sans faire aucun progrès entre la civilisation gréco-romaine et la civilisation moderne; les Arabes comblent la lacune; les traducteurs et les vulgarisateurs de la science musulmane, chez les chrétiens occidentaux, eurent une action notable sur l'évolution générale³. Ce serait une vue partielle de l'histoire que de ne pas tenir un compte suffisant de cette intervention de l'Orient musulman dans l'Occident chrétien. Le service est incontestable, il a été grand. Aujourd'hui la civilisation moderne est assez forte pour se montrer reconnaissante, et pour ne pas désespérer, autant que font quelques-uns, de l'avenir des nations musulmanes.

Il est remarquable que la science grecque, qui était en dépôt entre les mains des Grecs du Bas-Empire, y demeurait stationnaire. Elle reçut un élan par la coopération des Arabes, collaborateurs

¹ GUSTAVE DUBOAT, *Histoire des philosophes et des théologiens musulmans*, p. 313.

² MISMER, *Soirées de Constantinople*, p. 156.

³ Id., *ibid.*, p. 211.

⁴ Id., *ibid.*, p. 251 et 255.

qu'on n'attendait guère à cette heure et en ce lieu. Ils lui furent redevables d'une fort grande avance. Tant que dura la première partie de notre moyen âge (je dis notre, car cette expression chronologique, qui convient à l'Occident chrétien, ne convient pas à l'Orient musulman, mais elle n'est commode pour préciser les temps); tant qu'en dura la première partie, la supériorité de culture appartient aux Sarrazins. Suivant le précepte du Koran, ils étaient allés à la recherche de la science, et la science les avait récompensés.

J'intercale ici, comme témoignage des opinions, le jugement que l'on portait dans l'islam sur le christianisme. Ibn-Hazam, Hispano-Arabe du xi^e siècle¹, dont l'arrière-grand-père avait encore été chrétien, dit : « Il ne faut jamais s'étonner de la superstition du genre humain. Les peuples les plus nombreux et les plus civilisés n'y échappent pas. Voyez les chrétiens : il y en a tellement que leur créateur peut seul les compter ; ils ont des savants éminents et des princes d'une rare perspicacité. Cela ne les empêche pas de croire qu'il y a une unité qui équivaut à trois, et que trois personnes n'en forment qu'une seule ; que l'une des trois est le père, la deuxième, le fils, et la troisième, l'esprit ; que le père est le fils et qu'il n'est pas le fils ; qu'un homme est Dieu et n'est pas Dieu ; que le Messie est Dieu sous tous les rapports, et qu'il n'est pourtant pas le même que Dieu ; que celui qui existe de toute éternité a été créé. Ceux qui parmi leurs sectes portent le nom de Jacobites, et qui se comptent par centaines de mille, croient même que le Créateur a été battu de verges, frappé, crucifié et mis à mort, enfin que l'univers a été privé pendant trois jours de celui qui le gouverne. »

Tandis que l'islamisme se révélait comme un vrai et puissant foyer de lumière, que se passait-il en Occident ? On a prétendu que, sous l'influence immédiate du christianisme, la civilisation gréco-romaine avait disparu de l'Europe. Cette assertion renferme une exagération et une erreur. L'exagération est de dire que table rase avait été faite de l'ancienne culture. Cette culture avait grandement souffert, mais des éléments précieux en subsistaient dans les populations qui furent subjuguées par les barbares et qui, pourtant, ne purent jamais être barbarisées à fond ; témoin les langues qui restèrent latines. Un débris de lois, d'institutions

¹ Dozy, *Essai sur l'Histoire de l'Islamisme*, p. 531.

municipales, de livres, d'écoles, subsista; et l'Occident eut, au lieu d'un empire romain, un empire barbare qui détruisit beaucoup, mais conserva beaucoup. L'erreur est d'attribuer au christianisme la diminution considérable que la civilisation subit en ces temps d'épreuve. Les auteurs du mal furent les envahisseurs germains. Tout baissa; car la loi des mélanges voulait qu'un niveau moyen s'établît entre la sauvagerie des conquérants et la culture des conquis.

L'Occident ne commença à se remettre et à prendre une assiette qui lui permit de travailler et de suivre les voies qui lui appartenaient, en vertu de son origine latine, que quand l'élément barbare eût été définitivement assimilé. Cela n'advint guère que sous les Carlovingiens. Alors il conquît la Germanie et arrêta sans retour, du côté du Rhin, le flot d'invasions pernicieuses à toute stabilité et à toute culture. Au premier rang des agents reconstitutifs doit être placé le christianisme. Partout il latinisa les barbares, et arrêta ainsi le mouvement qui tendait à laisser l'inculte Germanie maîtresse de tout le terrain.

Pas plus que les musulmans ne s'étaient trompés sur la source où ils devaient puiser, les Occidentaux, pour qui il n'y avait pas eu encore de renaissance grecque, ne faillirent à s'adresser aux maîtres du savoir. C'étaient alors les Arabes, qu'ils traduisirent. De la sorte, ils apprirent tout ce qui en ce temps pouvait être appris; première condition à remplir. Mains rayons de nos bibliothèques sont chargés des gros volumes qui contiennent les traductions latines des auteurs arabes. Bien peu d'érudits y portent aujourd'hui le regard; car, quand on recherche l'histoire de la science arabe, ce sont les originaux que l'on consulte. Jadis, ces pesants volumes, alors qu'ils étaient manuscrits, ont été lus, feuilletés, étudiés, et c'est à l'aide de ces instruments que l'Europe se mit au courant. Son écolage, pour me servir du mot de Montaigne, ne fut pas court; il dura près de deux siècles. Ce n'est qu'au bout de ce temps que la sociologie est en droit de lui demander si elle s'arrêtera à ce niveau, ou si elle le dépassera.

Elle eût été en droit de faire cette demande à l'Orient musulman, bien avant de l'adresser aux chrétiens occidentaux. En effet, une longue antériorité de culture et de science était son apanage; et, s'il avait continué à marcher avec la même impulsion, il aurait, au moment où la latinité s'appropriait péniblement le savoir des Grecs par l'intermédiaire des traductions arabes,

conservé sa distance avec ceux qui avaient été ses élèves et qui commençaient à devenir ses rivaux. Loin de là; un ralentissement imprévu en avait saisi toutes les parties vives. Rien de nouveau, scientifiquement parlant, n'apparaissait dans ce monde qui avait tenu tout d'abord, avec tant d'éclat, le sceptre de la nouveauté. Qu'allait-il advenir de ce ralentissement? Était-ce un moment de défaillance bientôt remplacé par une reprise? ou bien était-il définitif et sans retour? « L'esprit s'arrête, a dit M. Mismar¹, devant l'impossibilité d'expliquer la halte de l'islamisme, après qu'il eut marché, pendant tant de siècles, à l'avant-garde de l'humanité. » C'est, en effet, un problème très-digne d'être étudié. Je vais essayer d'en dégager la solution; et peut-être mes explications devront, à la gravité sociologique de la question, d'intéresser même ceux qu'elles ne convaincront pas.

J'élimine tout d'abord, pour ne pas compromettre la discussion avec une condition qui n'est pas spéciale à l'islamisme, l'intolérance de la théologie musulmane. Là, comme ailleurs, elle se trouva en présence de la philosophie, de la science, de la libre pensée; et elle n'eut aucune disposition à les ménager. Quand le poète Abou-l-Alâ, mort en 1057, disait: « Les hommes forment deux classes: les uns ont la raison sans la foi; les autres, la foi, mais sans la raison², » il donnait à la foi une inévitable tentation de se débarrasser de la raison.

En revanche, un autre poète exprimait énergiquement les sentiments de l'orthodoxie: « Que peux-tu attendre des inepties et des absurdités d'un homme qui se pose en philosophe? Peut-il être d'une trempe solide, celui qui fait un dieu de la nature? L'infidélité lui dit: sois le bienvenu, ô mon frère, et Satan: honneur à toi, ô mon cher fils³. — Le vrai croyant craint et désire; il souffre de la faim et de la fatigue; il porte des vêtements usés et s'interdit toute jouissance. S'il trouve son âme en révolte, il la bride et la contient; s'il surprend en elle des vellétés de concupiscentence, il les étouffe sur-le-champ⁴. — La confiance que tu accordes aux discours du médecin est un mal plus grave que la maladie dont tu souffres... Hais les médecins, puisque la plupart d'entre eux ne sont que des matérialistes⁵. » J'ai cité ces pas-

¹ *Soirées de Constantinople*, p. 341.

² *Dozr. ibid.*, p. 344.

³ *Les Colliers d'or de Zamakshari*, traduits par BARBIER DE MEYNARD, 1876, p. 51.

⁴ *Ibid.*, p. 66. — ⁵ *Ibid.*, p. 46.

sages, parce que des choses toutes semblables se sont dites au sein du christianisme. L'intolérance de la théologie chrétienne n'a pas été moindre que celle de sa sœur cadette ; mais elle a été impuissante à faire de la philosophie ou de la science sa servante, comme elle voulait. Il ne faut donc pas attribuer à l'intolérance théologique plus d'efficacité qu'elle n'a réellement ; et autre chose a empêché les musulmans de franchir, comme les chrétiens, le terrain où le moyen âge les avait placés. Ce n'est pas que j'entende nier à l'intolérance théologique tout effet compresseur. Sous les Almohades, en Espagne, l'orthodoxie remporta un triomphe définitif ; les philosophes furent réduits au silence par le fer et par le feu. Coïncidence singulière que je ne puis m'empêcher de noter, c'est dans ce même pays, l'Espagne, que l'orthodoxie chrétienne mit aussi le bâillon à la philosophie, à la science, à la libre pensée. Seulement l'orthodoxie chrétienne n'eut qu'un triomphe très-partiel, celui de l'orthodoxie musulmane était général.

Laissons donc l'intolérance de l'orthodoxie musulmane et celle de l'orthodoxie chrétienne pour ce qu'elles valent, et recherchons d'autres traits dans les deux civilisations qui sont au moment décisif de leur compétition, et, si je puis parler ainsi, au tournant de leur destinée. Peut-être à qui voudrait approfondir les caractères du passé de l'une et de l'autre, apparaîtrait-il que la précocité de l'Orient est précaire, et que l'Occident contient en germe des puissances considérables de développement. On a dit, et avec raison, que chacun de nous héritait d'un état psychique qu'il recevait tout fait et qui avait une action essentielle sur nos idées et nos actions. Cela n'est pas moins vrai des peuples. Or, le passé des Arabes avait peu de consistance et d'étendue si on le compare avec celui des Occidentaux prolongé aux Romains et aux Grecs. Là gît le mystère de l'arrêt des uns et du progrès des autres.

Pour type des générateurs qui influent de main en main sur les aptitudes intellectuelles et morales des nations, je prendrai ici la religion. Nous avons vu ci-dessus combien a été pauvre et court le fonds doctrinal de l'islam. Le Koran est l'œuvre d'un seul homme, et ce Koran est toute la loi¹. Point de racine qui s'enfoncé dans un sol profond, point de branche qui s'allonge et aille cher-

¹ J'en étals là quand je fus saisi par la fièvre qui faillit m'emporter. Je reprends le fil de mon discours.

cher de l'air et de l'espace. L'origine et le plein accomplissement sont compris dans un bref intervalle de temps, qui ne dépasse pas la durée d'une vie individuelle. C'est peu¹ ; car la valeur sociologique d'une religion se mesure d'après la valeur du terrain qui la porte. En contraste de cette réelle pauvreté, combien est riche le développement du christianisme ! Il naît au sein de l'empire romain, sous les premiers Césars, au moment du grand éclat de la civilisation gréco-romaine. Par la Bible, dont il fait un de ses livres sacrés, il plonge fort avant dans les traditions sémitiques, et surtout dans celles de ce petit peuple qui, par un long travail sur lui-même, faisant triompher en sa conscience le monothéisme, finit par le faire triompher dans le monde. Ce n'était pas assez ; un grand côté manquait encore que n'aurait jamais remplacé le judaïsme ou même le néo-judaïsme des premiers disciples. Saint Paul le lui ouvrit. Le christianisme pénétra au sein de l'hellénisme ; l'apologie chrétienne y puisa largement ; la philosophie grecque devint, en partie, sa tributaire, et les Pères grecs sont un brillant monument de cette contribution. A l'Occident, le christianisme s'asseyait dans la ville éternelle, dans la capitale d'alors du monde civilisé, de sorte qu'il tint de toutes parts à Jérusalem, à Alexandrie et à Rome, ces principaux foyers de la culture antique. A Rome, il prit modèle sur l'esprit de centralisation et d'administration qui avait animé le régime impérial, et, les conciles aidant qui recueillaient et jugeaient toutes les opinions, il fonda cet admirable système de gouvernement moral qui d'abord conquiert les barbares, puis dirigea le moyen âge. Telles furent ses larges assises.

Les traditions n'avaient pas été tellement déracinées par l'invasion germanique, que des réminiscences grecques, fort confuses, il est vrai, et fort défigurées ne hantassent l'esprit du moyen âge. On y parlait beaucoup de Troie, d'Hélène, de Troïlus, d'Hector,

¹ Peut-être songera-t-on en faveur de l'islam à la victoire qu'il a remportée sur le christianisme en Égypte, en Syrie et en Afrique. Suivant M. Dozy (*ibid.*, p. 155), ce fait certainement remarquable s'explique par l'absence d'originalité de l'islam, en qui son auteur combina plusieurs religions pour en former une nouvelle. Les chrétiens orientaux reconnaissent beaucoup de leurs dogmes et se retrouvaient fort bien dans la christologie du Koran. L'explication de M. Dozy me semble insuffisante ; en effet, quand les musulmans conquièrent l'Inde, ils enlevèrent d'emblée quarante millions de sectateurs au brahmanisme si différent du christianisme. Ce qu'il faut dire, c'est qu'une grande religion nouvelle est animée d'une impulsion qui est d'abord irrésistible, mais qui s'épuise. Le christianisme en donne un témoignage non moins que l'islamisme.

et tout cela formait un cycle de légendes versifiées. En même temps, des poèmes autochtones de longue haleine naissaient sur ce sol qui semblait stérile, et reproduisaient une phase de l'antiquité héroïque des Hellènes. Les Arabes n'ont jamais rien eu de pareil. Cela tient, dit M. Dozy¹, « à ce qu'ils ressemblaient bien plus à un peuple développé et raisonneur du XIX^e siècle qu'à ces nations antiques, animées encore de toute la poésie de l'enfance, qui ont produit d'autres religions. » Je donne l'explication ; mais je suis bien plus disposé à attribuer la différence des régimes poétiques à une différence entre les génies des races sémitiques et des races aryennes.

Ce qui n'était que nuage et fantôme en hellénisme avait un corps réel en latinité. L'Occident latin ne tarda pas à attacher un grand prix aux disciplines qui lui venaient par cette voie. On n'était pas encore sorti du moyen âge que Dante, goûtant pleinement la divine poésie de Virgile, se faisait honneur de lui devoir tout ce qu'il était en œuvre et en renommée, et exprimait ainsi son admiration et sa reconnaissance :

O se' tu quel Virgilio e quella fonte
 Che spande di parlar si largo fiume?
 Risposi lui con vergognosa fronte.
 O degli altri poeti onore e lume,
 Vagliami il lungo studio e il grande amore
 Che mi ha fatto cercar lo tuo volume.
 Tu se' lo mio maestro e il mio autore;
 Tu se' solo colui da cui io tolsi
 Lo bello stile che mi ha fatto onore².

Certes ce n'était pas l'Orient musulman qui pouvait recevoir de pareilles leçons de l'antiquité latine ; à son dam, il était complè-

¹ *Essai sur l'Histoire de l'Islamisme*, p. 131.

² *Inf.*, I, 79. J'ai traduit ainsi ces vers en mon *Dante en vieux langage françois*, Hachette, 1879 :

Oh ! voi je ci Virgile, ceste font
 Qui de parler espant onde pleniore ?
 Refi je à lui o la vergogne au front.
 O des poetes l'honor et la lumiere,
 La longue estude me vaille ore et l'amors,
 Quant à ton livre donai m'entento entiere !
 Tu es mes maistres et tu es mes autors ;
 Et seus es tu cil de cui j'empruntai
 Le bel parler qui m'a fait grans honors.

tement fermé à cette belle poésie et à ce haut enseignement ; et l'Occident s'y ouvrait largement.

Pendant que l'Europe chrétienne poursuivait ainsi son éducation d'une part à l'aide de la latinité, de l'autre à l'aide des traductions que les Arabes avaient faites de la science grecque, il s'y accomplissait des changements politiques qui attestaient un travail actif au sein de cette société. Le régime féodal, que la dislocation spontanée de l'empire romain devait nécessairement produire, et dont l'intrusion des barbares ne fit que hâter l'avènement, s'alanguit à son tour, et de sa décadence naquirent des institutions destinées à influencer fortement sur tout l'avenir de l'Occident. Je veux parler des assemblées représentatives qui commencèrent à prendre place dans le gouvernement sous le nom d'Etats-généraux, de Parlements, de Cortès, etc. Ce furent les débuts de la liberté moderne ; car cette liberté, à la différence de la liberté antique, a pour caractère une participation représentative des gouvernés aux affaires publiques. En regard de ce développement politique, l'Orient musulman s'engourdissait sous le régime absolu de ses califes et de ses sultans ; engourdissement qui s'ajoutait aux deux infirmités inhérentes à sa constitution. Ces deux infirmités, l'une morale et l'autre intellectuelle, sont sa polygamie et son alphabet. La polygamie est, dans le mariage, une forme plus ancienne et plus grossière que la monogamie. La famille polygame est inférieure à la famille monogame pour la femme et pour les enfants, et cette défectuosité fait sentir ses effets sur l'homme. Aussi la polygamie est-elle pour les sociétés une tare qu'il est bien difficile de racheter. L'autre infirmité, celle qui dépend de l'alphabet, a aussi sa gravité. On sait que les langues sémitiques n'écrivent pas les voyelles ; cette imperfection de l'écriture rend la lecture difficile, quelquefois incertaine, et empêche que les livres n'exercent toute leur efficacité éducative. M. Mismar¹ va même jusqu'à accuser cette insuffisance d'un alphabet arriéré, d'avoir enlevé à l'islamisme la direction du mouvement scientifique ; c'est trop dire ; mais il est certain qu'elle fut un rémora qui, comme la polygamie, ajouta sa difficulté aux difficultés propres de la situation musulmane.

Les considérations que je viens d'exposer touchant la cause de l'arrêt des uns et du progrès des autres, me paraissent perti-

¹ *Soirées de Constantinople*, p. 350.

ventes ; mais, quelque jugement qu'on en porte, le fait est là, indéniable. La civilisation de l'Orient musulman s'est immobilisée, et elle a perdu toute impulsion propre qui aurait pu la porter en avant. Au contraire la civilisation de l'Occident chrétien, qui fut d'abord en arrière des Arabes, puis qui se mit de niveau avec eux, trouva, dans sa nature et ses traditions, des forces qui la développèrent d'une façon puissante et continue.

Les siècles vraiment décisifs furent le xiv^e et le xv^e. Ils ne firent qu'appesantir l'engourdissement de l'Orient musulman ; car il en est de cet engourdissement comme de celui qui s'empare des hommes saisis par le froid ; il s'aggrave en durant et devient mortel. Mais, pour l'Orient chrétien, ils furent des précurseurs vivifiants. Des mathématiciens et des astronomes sont à l'œuvre. Henri Batem, de Malines, corrige les Tables alphonsines, Jean de Lineriis rectifie les lieux des étoiles observées par ses prédécesseurs, Jacques de Dondis est un horloger célèbre. Les lunettes ont été trouvées. Un peu plus tard, Purbach, Regiomontanus deviennent célèbres par leurs travaux astronomiques. Bernard Walther reconnaît la réfraction dans l'observation des astres. L'algèbre est apportée d'Orient en Europe par Léonard de Pise.

Le xv^e siècle fut particulièrement signalé par trois événements dont l'influence intellectuellement progressive fut capitale : l'invention de l'imprimerie, la diffusion des livres grecs après la prise de Constantinople et la découverte de l'Amérique. Jamais invention n'apparut plus à propos que celle de l'imprimerie ; l'utilité et le besoin de lire devenaient immenses ; et ce n'étaient pas les chélives ressources de la copie à la main qui auraient pu y satisfaire. La pointe hardie de Christophe Colomb révéla la véritable configuration du globe terrestre ; il ne fut plus possible de contester les antipodes ; et les connaissances géographiques prirent une extension inattendue. Il ne faudrait pas croire que l'arrivée des livres grecs en Occident ait été une simple affaire de belles-lettres et d'humanités ; ce fut cela, qui était beaucoup, mais ce fut aussi autre chose de grande valeur dans la science positive. C'est là que l'érudition commença des investigations qui, systématisées, inaugurèrent la critique des mots et des faits ; les mots, qui menèrent à l'étude générale des langues ; les faits, qui apprirent à démêler dans l'histoire le faux et le vrai, le mythe et la légende, la valeur des traditions et des documents.

Il serait bien superflu d'insister sur la grandeur et la rapidité

du progrès scientifique qui s'est depuis lors accompli au sein des peuples occidentaux. Les découvertes ont succédé aux découvertes ; les méthodes se sont assurées. Des sciences nouvelles ont apparu, la chimie, la biologie, la sociologie, selon l'ordre de leur complication ; et, dans le sein de chacune de ces sciences, des départements considérables se sont formés, qui donnent à l'ensemble toute sa solidité et toute son utilité. Cet immense essor, je ne puis mieux le représenter que par un vers classique du premier chant des *Géorgiques* :

Ut cum carceribus sese effudere quadrigæ,
Addunt se in spatia...

Les espaces, en effet, s'ouvrent infinis ; plus on avance, plus les perspectives s'agrandissent ; et chaque génération, laborieuse et reconnaissante, accroît un héritage qui, d'abord partiel et borné à certaines nations, tend de plus en plus à devenir le bien commun de l'humanité. Le savoir positif a, il est vrai, la tête dans les hautes et sereines régions ; mais il ne dédaigne ni ne néglige le sol qui le porte ; et, grâce à lui, ce sol se fait graduellement meilleur, plus fécond et plus clément.

La conséquence inévitable d'une aussi puissante impulsion a été que la distance s'est constamment accrue entre la civilisation orientale toujours immobile, et la civilisation occidentale toujours progressive. Elle est devenue telle que les nations musulmanes ont chancelé dans leur assiette. « Le règne de Soliman le Magnifique, dit M. Mismar¹, marque l'apogée de l'islamisme. A la mort de ce prince, l'empire musulman comptait cent vingt millions d'habitants, et forçait l'admiration du monde entier par le prestige de ses armes, le génie de ses hommes d'Etat et l'état de sa civilisation. » En ce déploiement qui allait bientôt s'effacer tristement, il y avait plus d'apparence que de réalité. Le fruit était brillant à la surface ; mais il était piqué au cœur par un ver qui ne pouvait manquer d'en produire la décomposition. Ce ver était l'infériorité scientifique qui s'établissait entre les nations musulmanes et les nations chrétiennes. Sans doute, si tout était resté égal, l'espoir de beaux jours n'était pas interdit à la puissance ottomane ; et nul obstacle ne s'opposait à ce que sa force

¹ *Soirées de Constantinople*, p. 219.

militaire ne demeurât prépondérante comme avait été celle des Gengis-Khan et des Tamerlan. Mais rien n'était resté égal : un prochain avenir le fit bien voir, et de chute en chute l'empire ottoman en est venu au point où la dernière guerre et le traité de Berlin l'ont réduit.

Ce n'est pas que je pense en aucune façon que les nations musulmanes courent le risque de diminuer sans fin, de périr ou de se convertir. D'aussi puissants établissements religieux et politiques ne disparaissent pas de la scène du monde ; personne ne prendra leur place sur le terrain qu'elles occupent vraiment ; et le christianisme ne verra pas leur conversion. Mais, si elles n'avisent, leur infériorité scientifique les condamnera à un rôle secondaire, dépendant, subordonné dans les affaires du monde. Heureusement, le remède est près du mal. Il faut qu'elles fassent ce qu'elles firent jadis quand elles étudièrent la science grecque, c'est-à-dire étudier la science occidentale. Beaucoup d'indices témoignent qu'elles s'y disposent ; elles regagneront le niveau, et apporteront dans la culture générale leurs aptitudes propres et leur esprit particulier.

Quel est l'enseignement du résumé que je viens de tracer de la phase historique qui d'abord éleva les Arabes au pinacle, puis les laissa retomber comme un fardeau trop lourd ? Le duel militaire entre les Sémites d'Afrique et les Aryens d'Italie, entre Carthage et Rome, se transforma en un duel scientifique entre l'Orient musulman et l'Occident chrétien. L'Orient musulman a été vaincu, et sa défaite a confirmé, par un arrêt d'un autre genre, les destins qui donnèrent l'ascendant à la cité latine sur la cité tyrienne.

É. LITTRÉ.